

Dedans la tête que je fais

François Hébert

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1998). Dedans la tête que je fais. *Liberté*, 40(2), 38–56.

FRANÇOIS HÉBERT

DEDANS LA TÊTE QUE JE FAIS

Ébin, miroir, dis-moi... Je viens de les compter, ça n'a pas pris une éternité: j'ai trois cheveux, lesquels sont dressés sur mon crâne comme une flamme maigri-chonne, comme un petit feu triste, loufoque sinon tout à fait ridicule, mon toupet comme une sorte de forme sans substance, la simulation par ordinateur d'une corne de rhinocéros, la structure d'une fausse flèche d'église romane, n'importe quoi... Mais où, où, où a-t-elle mis le café? Je me présente à moi-même, étant seul. Il est six heures trente du matin. Ébin... On se réveille comme on peut. Mon miroir est formel: j'ai l'air fou. Étant seul... Quant aux souris... J'ai rêvé que j'avais à écrire des choses, que j'en écrivais, mais... Étant seul... Moi, mes souliers, mes cheveux... Pas une raison pour me répéter... Dans mon miroir, je me trouve l'air d'un ours comique ou d'un clown bougon. Ou *sur* le miroir? Pourquoi est-ce qu'on dit: *dans* le miroir? En tout cas, là, il y a des cernes d'eau sur mon reflet, d'anciennes gouttes ayant laissé leur trace sur le miroir, lequel est posé sur le comptoir et appuyé contre le mur de tentest, derrière l'évier. Quant aux souris... Ces traces de l'eau sur mon reflet dans le miroir sont dues à la pompe manuelle, laquelle éclabousse copieusement, par giclées, tout ce qui l'entoure: l'eau attaque de son jet puissant l'émail jauni du vieil

évier, de surcroît rayé et fêlé ici et là, puis rebondit, je parle de l'eau, et se divise, c'est toujours l'eau, en des myriades de petites billes folles, comme un feu d'artifice un peu lourdaud, comme une eau d'artifice. Quant aux souris... Que dis-je: une eau d'artifice... Mon rêve fut un cauchemar en fait, car les mots qui me venaient à l'esprit, je n'arrivais pas à les tracer convenablement sur le papier; malgré ma volonté et mon application, il n'y avait jamais sur le papier que des formes, que de l'inuit, disons, que du volapük, du chinois en somme, que des bâtonnets sans signification, une écriture d'enfant de prématernelle, un infâme gribouillis, comme si j'étais atteint d'une maladie, Alzheimer, gaga, Parkinson, gelé, je ne sais pas moi. Où c'est donc qu'elle a caché le café? Toujours pareil: jamais à la même place. *La donna e mobile...* Notre pompe à bras, elle en impose; elle est en fonte et peinte en rouge, elle est co-los-sale. Et fragile en même temps: rouillant au-dedans et suintant aux joints, j'allais dire aux jointures. C'est vrai qu'elle a de la gueule, notre pompe, avec sa mâchoire et sa lèvre inférieure proéminentes, et qu'elle a une sorte de crinière aussi: en effet, son bras en forme de S lui confère le panache d'une cavale vaguement médiévale, occulte et fière, le panache sinon le ridicule, le ridicule chez moi revient toujours au galop, lui confère le ridicule, me dis-je, des casques des sapeurs-pompiers français du début du siècle. Quand même, elle fait toute une tête, notre pompe. Je suis fier d'elle. Je t'aime, pompe. Je sors de ma nuit, fatigué. Ce doit être l'âge. L'eau de notre étang, lequel est artificiel, mais pas son eau bien évidemment, est jaunâtre, tout juste buvable. Un étang artificiel en pleine nature, ébin! L'ironie de cela me frappe. On pourrait opposer à cela un arbre naturel en pleine ville... Et qu'est-ce qu'un arbre naturel? Il n'y a que moi pour poser une telle question. J'aime, je déteste, je vénère, je crains les arbres. Notre voisin immédiat a abattu un de nos arbres sous prétexte

qu'il était malade; c'était un sapin vieux de cinquante ans et haut de soixante-quinze pieds. Ça va lui coûter cher, je vous en passe un papier. Il se croyait chez lui, il était chez nous. Chez nous, c'est chez les arbres. Pas touche nos arbres! L'univers est un arboretum ou n'est rien. S'il y a des souris dans les murs, c'est à cause du tentest, autrement dit des murs de carton; les souris en raffolent. Elles le grignotent, surtout au-dessus de notre lit; essayez de dormir avec ça! Surtout ma femme. Pour en finir avec le tentest: tantôt j'ai donné un coup de poing au mur, mon oreille avait repéré l'endroit précis, là où la ou les souris se trouvaient. Là-où-la-ou-les, oulala... Ébin mon poing a traversé le mur, si on pouvait encore parler de mur: les souris l'avait grugé jusqu'à sa limite, jusqu'à l'ultime strate de papier, jusqu'à la couche de peinture, jusqu'au blanc dans la peinture, jusqu'au satin dans le blanc sinon jusqu'à la lumière qui donnait au blanc sa substance et son apparence, sinon jusqu'à l'ultime, jusqu'à l'infime couche de graisse et de poussière qui restait, qui s'accrochait, avant qu'il n'y ait plus rien, là où, avant qu'il n'y ait ce passage, la confrontation que nous cherchions, nous deux, là même, le rongeur et mon poing. Le dragon et mon faucon: dans de beaux draps, dans de faux draps. Passons, c'est que des sons. J'ai publié plusieurs romans artificiels, plusieurs romans laoulaoulés, tout le monde les a oubliés mais peu importe. Je ne vous, je ne me dirai rien de plus à ce sujet, à mon sujet, à votre propos, au sujet de mes romans qui sont des livres que j'ai écrits à mon sujet, au nôtre de sujet, à votre adresse, dont c'était le sujet, le seul sujet valable, le lamentable objet, le terme et la maladie terminale. Des romans artificiels, ai-je dit? Quel pléonasme doublement horifique! Voici la vérité vraie: je suis le dalaï-lama, je suis un extra-terrestre. Je déteste les fictions. C'est le mal de ce temps. La fiction est une catastrophe, avec la réalité, laquelle est son ombre. Cela

dit... Donc après ça, les souris se sont-elles tues? Pensez-vous! J'en ai profité pour jeter dans le trou un sachet de graines empoisonnées. Les fictions sont l'aveu de notre néant, la réalité aussi d'ailleurs. Cela fait-il sens? Est-ce que je pense penser? Ma femme m'a dit: tes souris, tu les invites à un festin maintenant, elles vont toutes rappliquer, on n'a pas fini de ne pas dormir. Et comme de fait, ç'a été le party, pas rien qu'un peu. Elles anticipent l'hiver, elles sont comme les fourmis de la fameuse fable, elles accumulent nos miettes de pain dans leur réserve, dans le mur, dans le tentest derrière et au-dessus de nos têtes, elles n'attendent pas le miracle de la multiplication de leurs miettes. Qu'est-ce qui importe, en définitive? Huit choses, dans le désordre: la solitude, l'intériorité, la curiosité, le feu, l'attente, la générosité, la cruauté, les larmes. Point couronnées sont nos têtes, celle de ma femme est couverte de serpents et la mienne de tête, je l'ai dit, est lisse et luit comme un champ glacé, l'hiver, dont émergent à peine trois tiges de foin. Quant au café, elle le laisse parfois au frigo, elle dit qu'il se conserve mieux là, je ne suis pas d'accord avec elle tout en étant d'accord avec elle: de toute façon, nous le buvons si vite que la question est sans pertinence. Elle le fait moudre très fin, mouture expresso, presque turque, trop fine pour notre cafetière bodum. La philosophie n'est pas ton fort, bonhomme, ce matin moins que jamais. Le résultat est catastrophique. Quant aux romans, ébin! les mirobolants romans sont des fictions pour vous faire croire à la réalité, ont cette visée philosophique pernicieuse, mes frères. Moi, je vis dans la réalité, dedans, dans le mille de ladite, pardon de la précision, comme un germe dans une patate. Le café est là, au frigo, mais dans la porte cette fois. C'est le mois d'août et hier au soir le grand M aplati de Cassiopée m'a permis de trouver Persée, Andromède et Pégase. C'est toujours ça d'appris et puis je suis allé me coucher avec un torticolis et le sentiment de ma vertigineuse petitesse.

J'aurais voulu me grandir en écrivant. Je pensais que le monde avait été créé pour être transmuté dans mes livres, qu'il était assez petit pour entrer dans mes grands romans. Or mes compositions ne valaient rien, étant donné que je me prenais pour quelqu'un, pour un auteur, pour une hauteur au-dessus de l'humanité, pour une montagne savante. J'ai changé mon fusil d'épaule. Mes livres sont excellents maintenant, ils ont trouvé leur lieu, leur sens, ils sont très appréciés, ils sont excellents dans le compost où ils se décomposent avec les coquilles d'œufs, le marc de café, les pelures de pommes de terre. Mes livres ne sont plus qu'un, désormais, un par année. Je suis le rédacteur en chef des pages jaunes, blanches, bleues. Je ne fais plus concurrence à l'état civil, je m'y plie, je vous chante un par un, je m'en fous. À la lettre, les vers de terre adorent ma prose, se tortillent dedans, ils en traversent tous les secrets. Il a plu, je le constate, ou bien c'est la rosée, toutes ces perles dans l'herbe. Encore ce matin, mon cou craque, les vertèbres sont démanchées, l'huile est vieille dans mes conduits, le sang s'épaissit et la vidange s'impose, et de ménager ma monture, me dit Sancho, mon alter ego. Rapport à la mouture trop fine, il me faut presser de tout mon poids sur le filtre, c'est le système bodum, pour refouler le marc au fond. Ça y est, je le fais, j'appuie très fort et la décoction, à la fois le marc et l'eau noire et bouillante, en incluant le jaune pas très catholique de notre eau, rejaillit en passant à côté du filtre, pourtant bien ajusté, dans un hoquet ou borborisme infernal et déprimant. Il en résulte qu'il... Notre eau, je me précise: je parle de l'eau naturelle de notre étang artificiel. Il en résulte qu'il, dis-je, me faut nettoyer le comptoir... Et des grains se sont introduits dans le café proprement dit, ébin ça commence mal une journée... Dedans la réalité, je dis bien, je suis dedans jusqu'au cou, jusqu'à la tête et par-dessus mon toupet même, dedans jusque dehors, jusque dans la nature et retour en moi-

même, je suis alambiqué rare. Dans la chambre d'à côté, le petit tousse, dort mal. Je me parle tout simplement, tout croche, tout bas, et d'ailleurs je m'écoute plus ou moins, mais je me syntonise toujours au cas où je dirais des choses intéressantes, au cas où l'on frapperait à la porte du chalet dans ma conversation avec moi-même, vous ou Blanche-Neige ou un ours, entre-temps, dans mon entretien dans l'entretoit du monde. Ouais... Mais rien ne m'arrivera si je ne vais moi-même aux choses, si je ne vais au front. Je prends mon couteau danois ou norvégien, courbe et pointu, et sors me promener. Me promener: verbe bien léger pour dire ce que je vais faire. Je ne vais pas me promener comme on sort son petit caniche à Outremont avec un petit sac pour ramasser sa petite crotte. Exactement, je vais à l'aventure comme un chevalier de l'ancien temps, comme Melville dans son bateau, dans sa baleine, comme Mille Milles sous sa lucarne, sous surveillance. Aussi sec je suis en forêt. La forêt n'était évidemment pas loin, je l'ai dit plus haut: j'étais dedans, dessous, j'y suis encore, tout simplement, bien peu au-dessus de mes affaires. Ce n'est tout de même pas du chinois, cela, ceci: je suis à mon chalet dans les Cantons de l'Est. Précision: les Cantons de l'Est sont en réalité à l'ouest de mon pays. Lequel n'est pas un pays, autre précision. Moi, ce n'est pas pour vous égarer que je précise les choses, c'est pour m'y retrouver. Les gens ont la manie des distinguos arbitraires et des classificandos définitifs. Tenez: ils pensent qu'il y a, d'une part, les villes et, d'autre part, les forêts. La nature et la culture, bien distinctes. Pour eux, les chalets sont aux forêts ce que les parcs sont aux villes. C'est leur problème, leur confiture. Ce sont des emmureurs. Tiens, il y a encore, fin août, des chanterelles... Or la vérité est la suivante, mais vous ne voulez pas l'entendre, donc je vais vous la dire: la confusion la plus totale règne, malgré le téléjournal qui est toujours à l'heure, malgré le nom de la compagnie

imprimé sur nos appareils sanitaires, malgré le code collé sur les tomates dans les supermarchés, malgré les fils souterrains, rampants, aériens, intramuraux, invisibles, virtuels, ceux du WEB, ceux de Vidéotron, ceux de Bell, ceux de l'électricité, ceux de nos vêtements, ceux de nos arguments cousus de fil blanc, ceux des araignées, ceux de Lacan, marabout, bout de ficelle, selle de cheval... Attention, le chemin tourne ici et hier, ici-même, j'ai vu, là-bas, la queue blanche d'un chevreuil, c'est ce qui frappe d'emblée, puis le chevreuil. Il a tapé du pied, puis il a émis un grognement rauque pour alerter les autres et enfin il a détalé, d'un bond il est entré dans le fourré, un inextricable réseau d'aulnes et de framboisiers, pis que des barbelés. Tacatacatat! La preuve, la voulez-vous, la voici, la preuve irréfutable de la confusion qui règne dans nos villes comme dans nos esprits: tendez l'oreille et vous les entendrez, je parle de ces zouaves qui passent et repassent sur nos gazons avec leur souffleuse à feuilles, avec leur moteur à nous débarrasser des déchets végétaux, bogues et graines, samares et ramilles, feuilles et fleurs et fruits, et à repousser l'ennemi de toujours: l'aaaaarbre. En forêt, ces purificateurs feraient pitié; ils seraient débordés, c'est pourquoi ils n'y vont jamais. Avec leur aspirateur à rebours, avec leur gros tuyau boudiné comme celui des videurs de fosses septiques, avec leur expirateur, ils font peur. Les coyotes sont moins dangereux. Où est la confusion? Je ne sais plus. Est-ce que c'était que d'aucuns, majoritaires à Laval, à Montréal et dans les terres australes, confondent leur raison avec leur gazon? Il n'y a pas de lièvre dans mon premier collet. Sacré gazon. Un froissement d'aile me surprend; je tourne la tête et j'ai juste le temps de voir une mésange se poser sur une branche d'épinette. D'épinette rouge ou blanche ou noire, je n'ai pas le temps d'étudier la question. Ou bien c'était un jaseur? De nouveau, le silence fait mal aux oreilles. L'attente du moindre son, l'attention, la con-

centration sur rien me vrillent les tympanes plus fort qu'une musique de discothèque, que les dents de ma femme se refermant sur du céleri, qu'une tronçonneuse. La nature est muette, au fond, vers sa lurette. Nous sommes nombreux dans ce temple à nous taire pour mieux nous entendre, nous nous entendons bien de cette façon. Les gens pensent aujourd'hui que seules les forêts d'antan étaient enchantées. Toutes les forêts sont toujours enchantées, magiques, hantées, merveilleuses et dangereuses, ont toujours été et seront toujours enchantées, magiques, hantées, merveilleuses et dangereuses. Tacatacatat! C'est le pic, il est d'attaque. Prenez les champignons: cette année, il y en a, il y en a, il y en a, il y en a! Comme ce n'est pas possible! Je pèse mes mots: comme ce n'est pas possible! La nature est impossible, on peut dire. Les enfants des villes connaissent toutes les marques de voitures, mais les champignons, c'est du latin pour eux. Une perdrix vient de s'essorer un peu plus bas, vers la savane qui conduit au premier barrage du castor. Le castor, je ne l'ai jamais vu, mais sa cabane, oui. Quant aux souris... Les chanterelles, j'aime, elles méritent leurs quatre fourchettes dans mon guide, les limaces les laissent tranquilles en général, préférant les bolets. Les vers aussi préfèrent les blondes, pardon les bolets. Les bolets sont souvent piqués dans le pied et au centre du chapeau. Quand le chat n'est pas là, les champignons parlent, vous savez, leur posture parle, les chanterelles dansent, sont des ballerines, Degas devait les aimer, et les bolets sont drôles, me font penser aux maisons des schtroumpfs et vice-versa. Quant aux souris, quant aux souris... Mais lâche-nous donc avec tes souris, laisse-les au busard saint-martin qui chaloupe au-dessus des champs, à l'aurore, à l'orée des bosquets. Les gens pensent aussi que seules les forêts dans les contes sont enchantées; c'est parce qu'ils lisent trop de romans pleins de crimes vraisemblables et de femmes sexy. Est-ce que mon raisonnement

se tient? Les romans sont réalistes, la réalité ne l'est pas. La plus grande poésie se trouve dans l'annuaire téléphonique. J'y suis: que j'y suise, que j'y soive, que j'y dégise et ne décoive. Les meilleurs bolets ont le pied blanc, légèrement tordu et enflé vers le sol, comme un mollet de courtisan obèse au temps de Louis XIV; leur chapeau est brun cuir, chamois clair ou foncé; et leurs pores sont jaunes. C'était un joli quatrain; je m'y trouvais à quatre pattes. Je parie, Marie, que vous avez déjà oublié, publié, ce que je viens de dire, que vous ne saurez pas les reconnaître, les bolets, les mollets, quand vous en verrez, quand vous enverrez vos yeux voir ce qu'il y a derrière le miroir. Nous étions donc dans un bolet... Les enfants emploient l'imparfait au lieu du conditionnel. Au lieu de dire: nous *serions* dans un bolet, ils disent: nous *étions* dans un bolet. Il est vrai que les enfants n'ont guère de passé, que leur passé est aussi hypothétique qu'un conditionnel. Ceci, ce monologue dûment homologué, ceci que je me dis en votre absence, mes frères, est de la prose intime, intérieure, nous marchons en forêt profonde, véritable, nous étions dans un bosquet, nous étions dans un bolet. Avec des éclaircies tout de même, avec des trouées dans le paysage, dans la verdure. Comme dans les tableaux de Corot, comme dans la fumée portuaire des toiles d'Adrien Hébert. Ma femme s'est levée maintenant, le vie continue aussi hors de ma tête, je suis déjà loin du chalet mais je l'entends qui fait ses vocalises, je me demande ce que les originaux pensent du pâtre de Schubert. Quant à Satie... Mais voici le grand délateur des bois, déjeunant sur une souche. C'est le tamia. Quant au sourire du chat d'Alice... D'habitude, le tamia signale votre présence à toute la faune. Celui-ci pourtant se tait; il faut dire qu'il a la gueule pleine, il croque sa petite noisette avec des frémissements du museau qui me le rendent sympathique. Étrange sympathie au demeurant: que me fait vraiment cet être? Quel rapport avec moi? J'ai beau

projeter tous mes fantasmes, et j'en ai, sur ce rongeur, sur ce trotteur, sur ce fouisseur, sur ce ressort, sur ce grimpeur, sur ce farceur, sur cette flèche, sur cette douceur, sur cette rousseur, l'animal, celui-ci autant que l'animal en général, demeure fondamentalement muet, secret, énigmatique, horriblement distant, inconnu, effrayant. Oui, un tamia me fait peur. Plus qu'un ours même, dont les griffes, sinon l'humeur, sont plus ou moins prévisibles. Oui, le moindre petit bruant me fait peur. Et il n'y a pas que le règne animal qui m'inquiète, je l'ai dit: les arbres, les grands arbres, mais aussi les buissons, l'aubépine et l'amélanchier, le pimbina, le prunier, les arbres sont parfaitement sinistres, effrayants, angoissants. Promenez-vous en forêt la nuit, vous m'en reparlerez. Ils chuchotent des choses, ils parlent de vous. Les arbres ne sont pas analphabètes. Ils ne vous disent pas tout, ils n'en pensent pas moins. Les bouleaux sont des chamans, ils ont leurs enfants de chœur, ce sont les amanites tue-mouches. Les pins sont des obsédés sexuels. Et je ne vous dis rien des cerisiers tardifs, il y a peut-être des enfants qui me lisent. Le jour, sous prétexte qu'on voit les arbres, on n'est pas dispensé pour autant de les craindre et révéler comme des puissances au moins aussi redoutables que la mafia et le ministère des Finances et les tueurs algériens et la bêtise et le maire Bourque et mon voisin (de droite). J'aime aussi les lactaires au chapeau gluant, aux lamelles friables et qui saignent au moindre contact. Leur pied est creux et cassant, je parle des lactaires que l'on dit délicieux, leur lait a la belle couleur et son parfum se compare à l'incomparable parfum des oranges. Je les aime réduits dans le beurre jusqu'à ce qu'ils deviennent minces comme des feuilles et croustillants. Se compare à l'incomparable, ai-je dit cela? Ce qui est fait est fait. Comme le temps passe! Par contre j'ai goûté à des cortinaires violets, pouah! Ils noircissent dans la poêle et sont d'une consistance désagréablement molle, même des huîtres sont plus fer-

mes, c'est dire. Ils goûtent les olives, c'est le point positif, mais aussi le goudron ou la vaseline ou l'huile de moteur, je ne sais trop, j'imagine seulement. Un guidon de vélo émerge de la tourbe, je longe l'ancien dépotoir, et l'œil d'une bouteille d'eau de Javel me regarde dans son écrin de mousse. Il faudra nettoyer ça, aider la nature qui a beau être forte, elle a ses bêtes noires, par exemple le plastique et l'aluminium se recyclent mal, très très très très lentement, peut-être que dans un million d'années cette plaque d'immatriculation de 1951 existera encore, signalant à Dieu sait qui l'existence *in illo tempore* de la Belle Province. Quant à ces boîtes de conserve déchi-quetées par la rouille, elles n'ont presque plus rien de contenants, elles sont au bout de leur rouleau, elles sont au bout de leur cylindricité; ces résidus de contenants sont en bonne voie de devenir des contenus, mangés par la terre. Je m'interroge ensuite sur un objet dont la forme ne me dit rien, je ne trouve pas. Je trébuche sur le barbelé d'une ancienne clôture, puis quitte les lieux malgré ma fascination pour ces détritrus, ces restes si humains, si riches, si pauvres, ces riens immenses, bras de poupée, flasque de genièvre, clou tordu, talon haut, pneu, poignée de porte, j'en ai les larmes aux yeux, je dois avoir un problème, un autre, où aller bon dieu, comment m'en sortirai-je jamais des maudites pages jaunes, noires, pourpres, la campagne n'est plus un refuge? C'est peut-être parce que l'été s'achève. Ça me prend comme ça, de temps en temps, c'est une sorte de douleur dont je n'ai jamais parlé à personne. Je trouve les choses belles, voilà. Belles à mourir, extrêmement, excessivement belles, toutes, n'importe lesquelles, naturelles, culturelles, autels, bébelles. Quant aux souris... Mais il ne faut pas que j'y pense trop, car cela me trouble, me bouleverse, me ravit, m'écœure, m'asservit, m'enflamme, me transperce, ça dépend. Me blesse immanquablement, me peine à l'os. Il n'y a qu'un antidote. Je sais que l'on va me trouver idiot

mais c'est ma seule riposte, et elle fonctionne assez, me calme un temps comme une ripaille ou une lettre à la poste, cautérise la plaie. J'aime. Je me dis en moi-même que j'aime. J'aime. Voilà, c'est tout simple et ça marche. J'aime, sans complément d'objet direct. Ça m'arrive souvent l'automne, quelquefois l'été, surtout quand tout va bien côté famille et côté travail et côté santé et côté amitiés et côté longue marche du Québec vers son indépendance, quand tout est beau autour de moi et que tout me coupe le souffle, le sifflet, le siffleux. Comme une vue que l'on dit imprenable, ça me prend tout à coup, par exemple quand je me promène dans un champ de verges d'or ou le long d'un étang aux nénuphars en fleurs, j'aime, ça me poigne, comme ça, j'aime, ça m'empoigne, si la vue est imprenable moi par contre je suis prenable on le voit et je suis pris par ça et j'ai mal, ça me brûle le sternum, je brûle, je souffre, excusez-moi, j'ai besoin d'air, j'aspire de grandes goulées et je dis en mon for intérieur: j'aime. Si je ne suis pas calmé tout de suite, je répète: j'aime. Ce n'est pas quelqu'un en particulier que j'aime. Et parfois c'est trop fort, ça sort, ça passe à côté de tous mes filtres et contrôles, ça gicle hors de moi, je le dis à voix haute, je le crie, crache, j'aime, c'est du napalm, ôtez-vous de d'là. Je ne veux pas dire que je n'aime personne; je veux dire que personne, dans ces moments-là, n'est nommément désigné par mon affection. Personne, ni rien. Par mon affection qui résulte de mon infection qui conduit à ma perfection. C'est un exorcisme spontané que j'opère là. Non, je n'ai pas le sida. Quand je dis j'aime, c'est pour que le dragon crache son venin. C'est du feu, ces mots-là. Rien n'est désigné cependant, rien n'est aimé en particulier, rien n'est fustigé non plus. En effet, je n'ai aucune raison particulière d'aimer ou de détester quiconque ou quoiconque, et en conséquence je n'aime ni ne déteste les nénuphars, je n'aime ni ne déteste les asclépiades, les viornes, trilobées ou pas trilobées, le maïs, les patates, les choux gras, tout ça.

Qu'est-ce que mon amour ou ma haine leur ferait, à ces plantes? Et qu'est-ce qu'elles m'apportent, hein? Ou en quoi me barrent-elles le chemin? Qu'est-ce qu'on en a à foutre, à la fin, de tous ces machins verdâtres à tiges et à feuilles, de toutes ces machines à produire et à se reproduire et à grimper dans le ciel, dans le bas du ciel mais le plus haut possible et au détriment des autres? Ridicule. Du haut de leur majesté, sinon de leur superbe, les arbres doivent bien rire de toute cette végétation mesquine, de toute cette vie au ras des pâquerettes, se dire: toutes ces plantes sont plates. J'approche du secteur où j'ai récemment vu les traces d'un ours, les quatre doigts visibles de sa patte avant droite imprimés dans la boue du chemin. Il y avait d'autres traces: ses excréments bourrés de pépins de pommes, les déchirures verticales dans l'écorce des conifères, les pierres retournées pour se régaler d'un nid de fourmis, miam, leurs œufs croquants comme du bon caviar, mettez-vous dans sa peau, bref je marche plus lentement, je suis plus attentif au moindre bruit, mouvement, souffle. J'ai les narines dilatées, les muscles prêts comme ceux d'un athlète en phase de réchauffement, d'un félin sur sa branche, d'un indien en maraude, d'un voleur coincé dans une ruelle, d'un acrobate juste avant sa performance. J'en mets, j'en mets; c'est que j'en manque, je manque de quoi affronter cette bête. Quant aux souris... Je ramasse une grosse pierre, au cas où. Je me cherche un gourdin. Pour en revenir à mes plantes et à ce qu'elles m'apportent. Plus décousu que moi, cela se peut-il? Quant au sourire de la Joconde... En vérité, elles m'apportent le monde, toutes ces plantes, rien de moins. Quant au sourire de l'ange de Reims... Par conséquent je ne devrais pas les regarder de si haut, moi qui descendrai aussi bas qu'elles un jour, jour peut-être prochain, sans doute prochain, j'ai cinquante ans, jour peut-être imminent, peut-être suis-je d'ailleurs précisément le jour en question et ma mort n'est-elle plus qu'une question

d'heures, de minutes, et je vais tomber la face contre le sol dans l'herbe comme Roland à Roncevaux ou comme un méchant dans un western ou comme mon fils la fois que, mais c'est une anecdote et les anecdotes valent ce qu'elles valent et n'ont pas le poids des vérités, lesquelles m'échappent même si d'anecdote en anecdote je les poursuis sans cesse avec un acharnement plus ou moins calculable en mégaoctets. Le soleil est devant moi telle une immense et insistante anecdote, une confrérie de mélèzes s'interpose, ce qui les rend étonnamment surréels, pâles, phosphorescents. Toutes les aiguilles sont gainées de gouttes de rosée, que la lumière allume comme un doigt dirait son chapelet. L'eau sert de prisme, décompose la lumière, change mes arbres en porteurs de diamants, j'aime. Mes mélèzes sont illuminés. J'aime. Cela me fait mal. J'aime. Lointain, le brame d'un orignal, l'âme de Gaston Miron sans aucun doute. Quand il est mort, j'ai planté un saule au bord de mon étang, un *salix alba* ou saule pleureur doré, moins pour me souvenir de lui, je n'ai pas besoin de ce signal pour penser à lui, j'ai tous ses signes à lui, lesquels ne cessent de me faire signe et de me parler, moins donc pour me souvenir de lui que pour que mon souvenir se réalise, s'incarne, se matérialise, existe et vive dans le seul monde qu'il y ait, j'aime, et c'est le nôtre, et Miron le savait, et que les dieux c'est nous, sinon les arbres. En anglais, c'est beau, un *weeping willow*. Quant aux souris... Mes adidas prennent l'eau, déjà mes pieds font squouiche-squouiche et ce n'est pas la meilleure façon de marcher en forêt. En ne faisant aucun bruit, on est entendu, respecté. En faisant du bruit, on dérange. Il y a un civisme forestier comme il y en a un dans les villes ou dans ces villes temporaires et ludiques que sont les campings. Un jour, j'ai fait un peu trop de bruit avec fiston dans un camping du Lido, près de Venise, et des Allemands nous ont vertement semoncés; et depuis, moi et les Allemands c'est deux, mais je sens que je suis en train de me contredire.

En plus je pue car je me suis lavé en me levant et j'ai mis du déodorant. S'il n'y avait que cela: il y a également ma casquette rouge et le chrome de ma montre qui me signalent aux habitants de la forêt aussi sûrement que l'enseigne de la farine Five Roses apprend aux touristes que c'est Montréal qu'ils voient devant eux et qu'il y a des rats dans les égouts. Dans mon deuxième collet, il y a un lièvre. Il a l'œil ouvert, même s'il est mort, l'œil grand ouvert et terrifié, comme le regard de mon père quand il est entré à l'hôpital pour la dernière fois. Les lièvres ont-ils des paupières? Dorment-ils l'œil ouvert? Tous les lièvres que j'ai vus avaient l'œil pareillement ouvert, grand ouvert, immensément ouvert et fixe, curieux et apeuré à la fois. Erreur, mon cher: ton lièvre n'est pas mort, il a seulement fait le mort en te voyant; le voilà qui bondit à gauche, à droite, et chaque fois s'étrangle, car il a le cou pris dans le fil de laiton. Je m'approche, il veut s'éloigner, puis il fait mine de bondir vers moi, pensant peut-être m'effrayer. Son audace est récompensée: il a réussi, j'ai reculé d'un pas. Une victoire morale à son crédit. Je prends une branche morte et l'assomme, le tue à vrai dire, poc, d'un seul coup, net sur le coco. Un dernier petit soubresaut des muscles et puis c'est l'éternité pour lui. L'œil toujours grand ouvert. L'air d'avoir encore peur. J'aime. Je le laisse là, je le prendrai au retour. Le *ou, ou, ou-ou-ou-ouuuu* d'une chouette rayée au loin ne répond tout de même pas à mon: j'aime. Et ça continue, où ça va ma prose dans ma tête, mon errance dans l'univers, mon soliloque en loques, mon périple dans mon corps dans la nature, et voici des joncs et des quenouilles, voici des roses sauvages, voici les fondations de l'ancienne maison d'un certain Austin, et voici le tournant fatidique, là où hier j'ai vu les fameuses traces. Inspection, circonspection. Ce n'était pas les traces d'un ourson, la paume était large d'une douzaine de centimètres, est-ce que j'ai peur, non je n'ai pas peur, pas vraiment peur, pas maintenant

en tout cas, sans doute que j'aurai peur quand je le verrai, certainement que j'aurai peur dans mon corps, que mon poil se hérissera, que mon sang ne fera qu'un tour, que je me figerai, que mes trois cheveux blanchiront instantanément, que je me demanderai quoi faire ou bien que je prendrai mes jambes à mon cou. Pouf! J'ai écrasé une vieille vesse-de-loup. Non, je n'ai pas peur. Même qu'on dirait que je cours après le malheur, que je voudrais bien le rencontrer, le fameux ours. On a déjà trouvé de l'or dans le coin, peut-être qu'une pépîte me sautera soudain aux yeux, c'est improbable mais ce sont des choses qui arrivent, sinon on n'en aurait jamais trouvé, de l'or, et il ne s'agirait que d'un métal imaginaire. Ohé, l'ours! L'or fait que je détaille chaque caillou au sol, quand il y en a, c'est-à-dire aux endroits où l'eau a coulé et entraîné la terre, laissant un lit de fragments de granit, de galets divers et de tranches de schiste, de blocs de quartz souvent incrustés de sédiments ferreux, de galettes de grès anthracite serties de pyrites ou poinçonnées, marquées des creux que ces pyrites, disparues, y ont laissés. Je sais ce qu'il faut faire, si on rencontre un ours. Je me répète ces choses, pour être prêt en cas de besoin. On peut jouer avec lui si on aime le risque, mais il vaut mieux décamper, pourvu qu'il n'ait pas déjà sa patte sur votre épaule. Il ne faut surtout pas grimper dans un arbre, il est meilleur grimpeur que vous. Ne vous aventurez pas non plus dans les taillis; j'ai déjà essayé de rattraper un porc-épic dans les fardoches et un porc-épic est très lent, mais je vous jure que j'ai eu toute la peine du monde à le suivre; à la fin je suis rentré au chalet avec bon nombre d'ecchymoses et d'égratignures, et il m'avait semé s'il ne s'était pas tout simplement tapi sous une roche ou dans un tronc creux. Si l'ours vous court après, il faut descendre une côte, car il est très lent dans les descentes à cause de ses pattes antérieures plus courtes. S'il voulait courir dans les descentes, il déboulerait. Évidemment, vous

avez un problème s'il n'y a aucune côte où vous êtes. Ou s'il y en a une et que vous êtes au bas d'icelle. Dans l'érablière, on voit loin. Les érables font au sous-bois une voûte élevée. Le tapis de feuilles ne permet guère aux champignons de surgir. Les animaux ne s'y aventurent guère, ils seraient aussitôt repérés par un de leurs prédateurs. Tout animal est jumelé à un prédateur dans cette forêt, sauf le couguar mais cet animal n'existe pas pour ainsi dire car il est rarissime. Les chevreuils viennent ici au printemps, se délectent des bourgeons des jeunes érables. On voit ici et là des souches pourries, devenues noires et poreuses comme des algues séchées. Plus loin, passé la hêtraie, il y a la talle d'ail des bois. Mais je n'y vais pas, ce n'est plus la saison. Un hêtre se reconnaît à son tronc, lequel est semblable à une patte d'éléphant, laquelle ressemble au tronc du hêtre. Je poursuis ma promenade, aimanté par l'obscur appel ou désir de rencontrer un ours. Je n'en ai jamais vu et je n'en verrai peut-être jamais. Lors d'une précédente excursion, j'ai repéré sa tanière, c'était sous un grand tremble tombé à flanc de colline. Je crois que c'est par là. J'y vais. J'enjambe le fossé, effraie une couleuvre qui me tire sa petite langue rouge en forme de Y. Le sol est jonché de pièges, sous les ronces; en effet, le bûcheron n'a pas ramassé les branches arquées des thuyas qu'il a coupés il y a une dizaine d'années, ce n'était pas compris dans le tarif. Difficile de se frayer un chemin dans ces branches qui plient et ne cassent pas, presque imputrescibles, surtout quand elles ont été recouvertes par la végétation des années suivantes et qu'on ne les voit même pas. On glisse dessus, on s'y prend comme dans un piège, on trébuche. Débarquer à Dieppe devait être une sinécure en comparaison. J'exagère évidemment. Je fais de la littérature. Rien dans mon troisième collet. Le castor laisse derrière lui un autre danger: comme il coupe ses arbres à deux pieds du sol, la souche restante est un pieu acéré

qu'il vaut mieux ne pas rencontrer en se frayant un chemin à travers les framboisiers ou les cornouillers. J'avance, je m'arrête, j'écoute, je n'entends rien, je repars, je ne vois que ce que je vois. Des guêpes bourdonnent dans les clochettes dorées des impatientes. Je ne retrouve pas l'endroit que je cherche. Je vais rentrer, je commence à avoir faim. J'identifie un merle, c'est facile, il plastronne toujours celui-là. Ça s'est couvert, quelques gouttes tombent, me forcent à hâter le pas. Un geai chante, grince plutôt. Là, ce sont des hydnes imbriqués. Tant de signes! Combien servent? Combien sont interprétables? Je suis un devin raté. Quant aux souris, elles, on les voit venir, si je puis dire, même si elles sont dans les murs et qu'on ne les voit pas du tout, on sait qu'elles sont là et on sait ce qu'elles signifient. Elles signifient qu'elles grattent, qu'elles rongent, qu'elles mangent. Soudain, un vaste remuement dans le sous-bois, derrière quelques petits sapins, m'alerte, m'immobilise: c'est l'ours. Je ne le vois pas, je sens seulement que c'est lui, qu'il est là. Lui aussi, il a peur peut-être. Est-ce que j'ai vraiment peur? Non. Mais je ne me rue pas vers l'endroit d'où est venu le bruit. J'attends. Les souris signifient qu'elles aiment à leur façon, qui est de gruger. Les souris signifient ce qu'elles sont, ce qu'elles font. Je sais que l'ours est patient lui aussi, qu'il peut attendre longtemps avant de faire un geste. Je ne suis pas sûr qu'il s'agit d'un ours au demeurant, un chevreuil aussi fait tout un boucan dans les fardoches. Bon ébin, le mystère restera entier. Je m'en vais. Avait-il du reste besoin d'être percé? Un mystère n'est pas fait pour cela, pour être percé, creusé, troué, traversé. Si j'avais vu l'ours, il n'en aurait pas été moins mystérieux pour autant. Suis-je déçu? Je repars, tout en guettant du coin de l'œil l'endroit d'où est venu le bruit. L'herbe est haute, mouillée, j'ai le pantalon trempé jusqu'aux genoux. L'amour des souris est immense, il irait jusqu'à nous manger pour nous le prouver. Elles aiment et elles sont

très aimées aussi, les souris, elles sont la proie préférée des hiboux, des poissons, des belettes. Il n'y a que les humains qui ne les mangent pas, les souris. Ils les tuent seulement, parce qu'ils en ont peur, parce qu'ils ne les trouvent pas belles, parce que leurs dents ne sont pas munies de silencieux, parce que leurs crottes donnent des allergies. Mais surtout peut-être parce que les humains ne voient pas les souris réelles, ils ne voient que les souris qu'il y a dans leur tête; ils voient en elles des monstres, des créatures fantastiques, d'anciennes femmes qu'une fée aura punies. La mienne s'est rendormie, je suis de retour au chalet, je pose mon lièvre sur le comptoir. Avec la pompe et la cafetière, avec mon couteau norvégien ou danois, ça fait une assez belle nature morte, j'aime, je vois tout cela sous un angle nouveau dans le miroir derrière l'évier, malgré les cernes.